

Une légende : la faillite de la fortification permanente pendant la grande guerre [suite]

Autor(en): **Fleurier, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **69 (1924)**

Heft 5

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340799>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une légende.

La faillite de la fortification permanente pendant la grande guerre.

(Suite.)

c) DÉFENSE DE NAMUR.

La défense de Namur est beaucoup moins instructive que celle de Liège. Deux points méritent cependant d'y retenir l'attention :

1. La brièveté de la résistance. Alors que les moyens de lutte étaient à peu près équivalents dans les deux places de la Meuse, Namur résiste trois fois moins longtemps que Liège.

2. L'effet relativement médiocre produit sur les forts par l'artillerie allemande, ainsi que le prouvent les constatations, faites beaucoup plus minutieusement qu'à Liège, non seulement par les Belges, mais par les Allemands eux-mêmes¹.

Nous essaierons de démêler les causes de ces deux particularités qui semblent contradictoires, et d'en tirer quelques conclusions d'ordre général.

1. *Comment la position fortifiée de Namur a-t-elle été défendue?*

Les Belges ont immédiatement saisi la lacune essentielle de l'organisation de Liège. Aussi le gouverneur de Namur, le général Michel, a-t-il mis à profit le délai que lui donne la résistance du général Leman. Les intervalles, cette fois, ont été organisés. La place est à l'abri d'un coup de main. Dans les secteurs de l'Est (1^{er} au Sud de la Meuse, 4^e au Nord), on a même pu créer une 2^e, voire une 3^e ligne de défense. Aux

¹ Le document officiel et chiffré allemand reproduit dans *l'Artilleur suisse* conclut ainsi :

« Cuirassements et maçonneries, malgré leur médiocrité comparativement aux fortifications allemandes, ne furent le plus souvent pas détériorées au point d'anéantir complètement la puissance de résistance des forces survivantes et de rendre impossible la défense de l'ouvrage. »

lisières de la ville, des civils réquisitionnés ont ébauché une enceinte.

La notion de fortification en profondeur commence donc à s'affirmer sous la pression des événements, mais elle est bien rudimentaire encore, puisque :

1° Il n'y a pas de ligne de défense extérieure aux forts, mais seulement de grand-gardes. Le gouverneur n'a pas l'idée de faire obstacle au bombardement des forts en avançant son infanterie, — comme Denfert à Belfort, — jusqu'à l'extrême limite de la protection que leur assure le canon de la place. Cependant, quelques éléments de couverture sont poussés en avant, mais leur rôle est plutôt d'avertir que de retarder.

2° La seconde ligne organisée en arrière du front attaqué est parallèle à peu près à la première. Les deux lignes sont quasiment concentriques. On n'aura pas l'idée, on n'aura pas le temps non plus, de fortifier la corde sous-tendant l'arc formé par le front attaqué. Cette idée, née dans les anciens sièges, ne ressuscitera qu'à Verdun..... Cependant une *bretelle* ou position d'arrêt existe tout naturellement dans la partie sud, c'est la Meuse qui coule sud-nord en amont de la ville. C'est un fossé de 120 m. de large, et le flanc gauche de ses défenseurs serait couvert par la Sambre, large elle-même de 30 m.

Le champ de tir a été dégagé autour des forts entre lesquels on a même commencé une ligne téléphonique souterraine. Mais il n'y a pas plus d'abris contre le bombardement qu'à Liège. Les troupes combattant dans les intervalles n'auront pas d'autre protection que leurs tranchées. Or, contre un adversaire comme l'Allemand qui avance à coups d'obusiers et de mortiers, l'abri de bombardement est indispensable : l'établir est aussi urgent que de tendre des réseaux de fil de fer. Verdun le montrera bien à l'armée française¹.

¹ Les Belges qui sont, nous l'avons dit d'excellents ingénieurs, multiplieront sur l'Yser où l'on ne peut s'enfoncer dans le sol à cause de l'eau, des blockhaus bétonnés en relief. Ils établiront en série avec une rapidité de virtuoses, dans la région d'Ypres, des abris pour mitrailleuses de flanquement. Il ne faudra que 45 heures (déplacement des chantiers compris) pour chaque abri. Les monolithes ainsi construits ont 2 m. de haut, et 3 m. 40 de long sur 2 m. 90

Bien que Namur dispose de quelques avions et d'un ballon, l'observation d'artillerie n'est guère mieux organisée qu'à Liège. L'artillerie de 75 est nombreuse (110 pièces) — on ne l'utilisera, semble-t-il, ni pour flanquer les intervalles, ni pour tirer à grande distance sur l'assaillant. L'emploi à grande distance de l'artillerie de campagne est ignorée en 1914 par les Belges comme par les autres belligérants. Enfin, le front attaqué ne pourra recevoir aucun renfort d'artillerie lourde emprunté aux secteurs non attaqués. Les pièces des forts du sud-ouest sont rivées à leurs tourelles. Elles resteront jusqu'à la fin à peu près inutiles. Pas de meilleure critique à formuler contre le système qui consiste à mettre sous tourelles toute l'artillerie lourde.

La garnison est un peu moins nombreuse que celle de Liège, surtout en éléments actifs¹. Elle est encore beaucoup plus hétéroclite et comprend jusqu'à des volontaires congolais. Dans chaque fort, le noyau est formé d'un peloton d'infanterie et d'une batterie à pied de l'armée active. Certains éléments échappés de Liège ont augmenté l'effectif des troupes placées sous les ordres du général Michel, mais ils ont affaibli leur esprit de sacrifice par des racontars pessimistes.

La place est en liaison avec l'armée française du général Lanrezac. Cette liaison est matérialisée par la présence d'un officier français à l'état-major du gouverneur.

Dans l'ensemble, Namur est matériellement beaucoup mieux préparé que Liège. En revanche, le moral de la garnison se montrera inférieur.

de large. Construits en béton armé relativement *riche* (250 à 400 kg. de ciment par m³), leurs parois ont 80 cm. d'épaisseur. Le ciel de l'abri a 80 cm. de béton plus une couche de rails. Cela suffit, sinon pour résister aux obus-géants, du moins pour tenir sous un bombardement de courte durée par le 150. (Voir *Revue du génie militaire*, sept. 1921.)

¹ L'effectif de 37 000 que nous avons indiqué d'après le colonel Normand et certaines sources belges ne serait qu'un effectif théorique qui, d'après d'autres sources belges, n'aurait pas été atteint. La garnison n'aurait compté que 13 000 hommes de la 4^e division d'armée et 10 000 hommes de troupes de forteresse. Le lecteur nous excusera de ne pouvoir donner, ici comme ailleurs, des chiffres plus certains. La documentation exacte de la grande guerre n'est pas encore établie définitivement — loin de là. — Si nous admettons que la garnison de Namur, même grossie de quelques rescapés de Liège et de quelques formations non prévues au plan de mobilisation, n'a même pas atteint les deux tiers du chiffre prévu par l'état-major belge, notre thèse ne s'en trouve que mieux appuyée.

Comment les Allemands vont-ils procéder cette fois ? Ils ne veulent plus essayer du coup de main, qui leur a coûté trop cher à Liège. Ils ne veulent mettre ni le temps ni les troupes nécessaires à un investissement que gênerait la proximité des Français. Tout en restant fidèles au principe de l'attaque de vive force, ils donneront le rôle essentiel, non plus à l'infanterie se ruant sur des forts intacts, mais à la grosse artillerie. Ils prennent le temps de la déployer toute entière, ce qui sera facile grâce à l'insuffisance de la défense extérieure et au grand nombre de ravins boisés que la garnison ne peut ni battre, ni surveiller. Cette artillerie entrera aussi en action « toute à la fois », affirmant une supériorité immédiate et écrasante. Nous verrons à Namur la première réalisation de la formule devenue célèbre dans la suite : « L'artillerie conquiert ; l'infanterie occupe. »

Aussi les forces mises à la disposition du général de Gallwitz, commandant le corps de Namur, comprennent-elles une proportion d'infanterie relativement faible, beaucoup moins importante qu'à Liège ; 2 corps à 2 divisions (le corps de réserve de la garde et le XI^e corps), que soutiendra d'assez loin, n'intervenant que par son artillerie, une division du VII^e corps de réserve que nous retrouverons dans la suite.

Mais les formations de siège sont considérables : d'abord 3 régiments de pionniers, dont 2 que nous avons vus servir des minenwerfer lourds contre le fort de Fléron, puis une grosse artillerie à peu près égale à celle qui a réduit Liège¹ :

5 bataillons (10 batteries de 21 cm.) ;

1 bataillon de canons longs de 10 cm. ;

1 bataillon de canons longs de 13 cm. (probablement ceux qui ont été déjà employés contre Liège, et qui prennent maintenant Namur comme 2^e objectif).

Une seule batterie de 420.

Les batteries allemandes de 305 employées contre le fort de Flémalle, le 16 août, ne sont pas là. Il est vraisemblable que c'est elles qui bombarderont Charlemont. Mais à leur place apparaissent 4 batteries autrichiennes de Skoda (305 à

¹ Nous ne comptons dans la grosse artillerie ni les obusiers de 150, ni ceux de 105 qui sont des pièces de campagne.

traction mobile). — On remarquera qu'elles entrent en action *avant* la déclaration de guerre de l'Autriche à la Belgique.

On attaquera, à cheval sur la Meuse, un corps au nord, un corps au sud du fleuve. Le front d'attaque va du fort de Cognelée par les forts de Marchovelette (rive gauche) et de Maizeret (rive droite) jusqu'au fort d'Andoy. Or, l'intervalle Marchovelette-Maizeret, le plus exposé, celui dont l'attaque est le plus probable, est le plus grand de toute la place (6 kilomètres).

Résumons très succinctement les deux phases de la résistance :

Le 20 août, la défense extérieure se replie.

Le 21, bombardement des forts de Marchovelette, Maizeret et Andoy par la grosse artillerie, supercanons compris. L'attaque se dessinant dans le 4^e secteur de la Meuse (rive gauche), le gouverneur grossit les troupes des intervalles menacés de la plus grande partie de la réserve générale.

Le 22, renforcement de la Garde prussienne au N. du fleuve par la XXXVIII^e division. Le fort de Cognelée est pris à son tour sous le feu des 305. L'arrivée de 3 bataillons français ranime la confiance des défenseurs. Ils voient dans ce secours si faible et si tardif le salut de la place. Nous retrouverons un phénomène analogue à Anvers.

L'intervalle Cognelée-Marchovelette est fortement attaqué ; le général Michel profite de l'arrivée des Français, pour monter, avec leur concours, une contre-attaque partielle qui ne peut déboucher. D'autres contre-attaques disputent le succès aux Allemands qui finissent cependant au cours de la soirée par percer l'intervalle sans l'occuper entièrement.

Sur la rive droite, le fort de Maizeret est évacué par ses défenseurs. Il ne sera occupé par les Allemands que le 23, à 14 heures.

Dans la matinée du 23, l'intervalle Cognelée-Marchovelette est complètement enfoncé. Les défenseurs ne peuvent se rétablir sur les 2^e et 3^e lignes. Au cours de l'après-midi, les Allemands pénètrent dans la partie N. de Namur malgré le feu du fort d'Emines qui les prend à revers. Le fort de Cognelée s'est rendu à 12 h. 30 ; celui de Marchovelette tombe

à 14 h. La rive N. de la Sambre (3^e secteur) est évacuée par les Belges à partir de 13 h. Dans l'après-midi aussi, le 1^{er} secteur (sud de la Meuse) est évacué, sauf les forts de Dave et d'Andoy qui tiennent bon. Andoy a même repoussé un assaut.

Les événements se précipitent : A 16 h., le gouverneur donne l'ordre de la retraite générale. La bataille de Namur a pris fin. Le plus gros de la garnison se replie sur la France. Elle échappe comme celle de Liège. Les Allemands ne font au total, à Namur, que 6700 prisonniers. La 4^e division d'armée reparaitra le 8 octobre au sud d'Anvers, après avoir passé par Rouen, le Havre, Ostende et Zeebrugge.

Dès la soirée du 23, les Allemands, ayant sommé sans succès le gouverneur de rendre les forts et la ville, bombardent la partie sud de Namur. Toute la ville est occupée le 24. La résistance des forts survivants est brève. Bombardés les uns après les autres, ils tombent en 2 jours .

2. *La place de Namur aurait-elle pu être mieux défendue ?*

Quelle était le 21 août, date du commencement de l'attaque allemande, la situation stratégique de Namur ?

Tout à fait comparable à Liège comme organisation et comme force (en un peu plus petit), la place de Namur se trouvait, par les circonstances, amenée à jouer un rôle tout différent de celui que Liège venait de tenir avec tant de gloire et d'utilité pour la cause alliée.

Liège avait servi de couverture à l'armée belge avec qui elle était restée en relations constantes. Puis, la 3^e division évacuant la ville, avait pu se replier sur la Gette sans grandes difficultés.

Au contraire, Namur est coupée de l'armée de campagne, qui s'est retirée le 20 dans le rayon des forts de la 1^{re} ligne d'Anvers. Le même jour, la I^{re} armée allemande, flanquée à gauche par la II^e armée, est entrée dans Bruxelles, s'interposant ainsi entre Namur et le reste de la Belgique. Seule une étroite bande du territoire belge reste occupée par les Alliés le long de la frontière. La 5^e armée française est sur la Sambre, autour de Charleroi, à 13 kilomètres des forts occidentaux de

la place qui se trouve en relations constantes avec les états-majors français, même avec le gouverneur de Maubeuge.

En août 1914, on était encore bien loin de la notion du commandement unique — aussi ne faut-il pas s'étonner que les rapports entre armée française et place de Namur ne fussent que des rapports de liaison, à peine de coopération, et non pas de subordination.

TABLEAU II. — RÉSISTANCE DES FORTS DE NAMUR.

Noms des forts.	Leur genre.	Commencement du bombardement de gros calibre.	Date et cause de la chute.	Pertes de la garnison.
1. Maizeret	fortin rive dr.	21 août, 11 h.	22 août, soir. Evacuation.	?
2. Cognelée	fort rive g.	22 août, au mat.	23 août, 12 h. 30. Reddition.	Fortes pertes. ¹
3. Marchovelette	fortin rive g.	21 août, 10 h.	23 août, 14 h. Pas de capitulation.	100 tués, 100 blessés. ²
4. Andoy	fort rive dr.	21 août, 11 h.	24 août, 11 h. Reddition.	2 officiers, 360 soldats prison.
5. Malonne	fortin rive g.	n'a pas été bomb.	24 août vers 14 h. se rend s. combat.	5 officiers, 20 soldats prison. ³
6. Emines	fortin rive g.	23 août ap. midi 12 h. 30 de bomb.	24 août, 16. h. 30. Reddition.	?
7. Saint-Héribert	fort rive g.	24 août, 19 h. 30	24 août, 21 h. Reddition.	500 prisonniers
8. Dave	fortin rive dr.	24 août, 11 h.	25 août. Reddition.	?
9. Suarlée	fort rive g.	23 août	25 août, 17 h. Reddition.	?

Observations. — ¹ Un obus incendie des charges de 15 cm. — ² Explosions intérieures. — ³ Le reste s'échappe.

Namur se trouvait donc indépendante de l'armée belge en fait, et indépendante de l'armée française en droit. Etant données nos idées actuelles, il nous paraît évident que l'intérêt commun aurait dû prescrire au général Michel, commandant la place, de se mettre sous les ordres du général Lanrezac, commandant de la 5^e armée ; et pousser le commandement français à prendre en mains la défense de la place, au lieu de se borner à y envoyer, dans la matinée du 22, c'est-à-dire 36 heures environ après les premiers coups de canon, 3 bataillons de 2 régiments différents, simple *échantillon* de l'infanterie française ¹.

¹ « Comme il y a un intérêt politique réel à ce que les soldats français se montrent, à Namur, à côté des soldats belges, j'y envoie 3 bataillons de la brigade Mangin..... que la population accueille avec un enthousiasme déliant (général Lanrezac, *Le plan de campagne français*, p. 111).

Mais, même en restant dans l'état d'esprit de 1914, il était évident que Namur constituait un saillant couvrant la 5^e armée, non seulement en avant, mais surtout sur son flanc droit. Il était de l'intérêt de la 5^e armée, donc de l'intérêt *militaire* de tous les alliés, que la défense de la place durât le plus longtemps possible et qu'en particulier le passage de la Meuse et celui de la Sambre, dans le rayon de la place fût interdit le plus longtemps possible aux Allemands. La défense de Namur, ce devait être et ç'aurait dû être, essentiellement, la défense de la Meuse et de la Sambre. Le général Michel, — comme nous allons le voir, — ne semble pas avoir compris l'importance de cette action retardatrice.

a) Quelle fut d'abord l'*action à grande distance* qu'exerça la place de Namur ?

La garnison de Liège s'était enfermée dans le périmètre des forts. Le général Michel ne craint pas, au contraire, de faire sortir de la place plus de la moitié de ses bataillons de campagne (10 sur 18) et une notable proportion de ses batteries montées : 2 colonnes mobiles (colonel Iweins et major Petit) comprenant au total 4 bataillons, 3 escadrons, 4 batteries, opèrent au N. de Namur dans un rayon d'une douzaine de kilomètres. La 8^e brigade mixte (6 bataillons et 3 batteries), reste à Huy jusqu'au 14, puis se maintient jusqu'au 19 à Andenne dont elle fait sauter le pont ainsi que le tunnel de Seilles. Ces 3 fractions ne retardent pas, de manière appréciable, les colonnes allemandes. Les prélèvements faits sur la garnison de Namur, malgré son importance relative, restent insuffisants pour exécuter une manœuvre en retraite qui soit efficace. En 1914, l'armée belge est peu habituée à ce genre d'opérations qui exige ou bien des troupes manœuvrières et très mobiles ¹ ou bien une résistance locale systématiquement organisée à laquelle les éléments réguliers servent d'appuis. Or, la Belgique n'a rien qui ressemble aux *landsturms* suisse ou tyrolien. Filleule de la monarchie de juillet, la Belgique de 1914 avait conservé bien des traits

¹ Le général Michel avait cependant créé dans la garnison 5 compagnies de cyclistes de forteresse. Il semble qu'elles furent réparties entre les 3 détachements de couverture. C'était mieux que rien, mais c'était bien peu.

un peu vieillots de sa marraine. Sa garde civique, en particulier, rappelait beaucoup la garde nationale de Louis-Philippe. Dans ce pays, très peu militariste et même très peu militaire, la garde civique, force armée, n'était pas considérée comme force faisant partie de l'armée. Elle dépendait du ministère de l'intérieur et ne passa même pas sous les ordres du ministre au 1^{er} jour de la mobilisation. Les Allemands s'autorisèrent de cette négligence pour dénier aux gardes civiques, malgré leur organisation régulière et leur uniforme la qualité de belligérants¹. Leur valeur combative était d'ailleurs quasiment nulle, et elles ne jouèrent qu'un rôle des plus effacés dans la résistance belge.

Quant au concours de la population « prenant spontanément les armes à l'approche de l'envahisseur » on peut assurer que dans l'immense majorité des cas, ce ne fut qu'un concours moral, et non un concours armé². « La participation hypocritement dissimulée de la population civile, même des femmes » alléguée par le général von Stein dans un communiqué du 12 août 1914³ a été inventée pour justifier le régime de terreur instauré par les Allemands en Belgique et trop oublié aujourd'hui. Son but, mais non pas son excuse, était de tuer dans l'œuf toute tentative de guérilla sur les derrières ou sur les flancs de l'invasion. Rien n'est plus vulnérable dans les armées modernes, alourdis par d'immenses convois. En 1914, comme en 1870, les Allemands ont joué du franc-tireur pour éviter le franc-tireur. Ils savaient mieux que personne, après le large usage qu'ils avaient fait des *Freikorps* en 1813, combien ils deviennent redoutables quand ils se multiplient.

En somme, on ne pouvait guère demander aux éléments poussés en avant par le général Michel que des destructions.

¹ ajoutant que quiconque parmi eux était pris les armes à la main subirait le sort des civils prenant part à la mêlée ». (Alexandre Powell, *La Guerre en Flandre*, page 41.)

² Des habitants de Visé m'offrent également leur concours. « Je suis bon fusil, me dit un avocat, je veux contribuer à la lutte. Mettez-moi dans la ligne de feu ». — « Non, pas de civils », répliquai-je catégoriquement. Et je les renvoyai. (La défense de Visé par le major Collyns dans « *Récits de combattants* » page 5.)

³ *La manœuvre morale*, par le colonel Feyler, page 14.

Elles ne furent pas assez complètes partout. En particulier la 8^e brigade ne fit pas sauter les 2 tunnels de Huy. Le tunnel de Seilles ne fut rendu à la circulation que le 5 septembre. Sa mise hors de service gêna fortement le ravitaillement de l'artillerie lourde employée contre Maubeuge. La destruction des tunnels de Huy l'eût peut-être arrêté pendant quelques jours.

b) *Résistance sur la ligne des forts.* — Il a fallu plus de temps aux Allemands pour entrer dans la ville de Namur que pour entrer dans la ville de Liège. C'est sur ce seul point que la défense de Namur l'emporta sur la défense de Liège. Ce retard imposé à l'assaillant est uniquement dû à l'organisation des intervalles.

Quelque incomplète qu'elle ait été, elle permit aux Belges une résistance opiniâtre, et fort honorable, pendant la journée du 22 août. Cette résistance eût été encore beaucoup plus longue et plus efficace si elle avait été soutenue par des feux flanquants. Nous avons vu que les moyens ne manquèrent pas. Quelques sections de 75 en caponnière, en arrière des forts des secteurs attaqués, croisant leurs feux devant les intervalles, eussent économisé une partie de la réserve générale qu'il fallut dépenser prématurément sur la ligne de feu. Impossible par suite d'en disposer quelques éléments à l'avance comme garnisons des 2^e et 3^e lignes.

Quant aux forts, ils agissent, très efficacement au cours de la bataille de Namur sur l'infanterie allemande dans les rares occasions où ils peuvent la saisir sous leur feu, mais ne peuvent contre-battre l'artillerie de l'attaque¹.

c) *Contre-attaques et défense en profondeur.* — Comme à Liège, les Belges jouent de la contre-attaque pendant toute la journée du 22, mais sans le même succès qu'à Liège. Là-bas, les contre-attaques s'étaient faites de nuit, à petite portée, contre un adversaire plus ou moins perdu et en désordre, que son artillerie ne soutenait en général que de fort loin, c'est-à-dire fort peu. A Namur, elles se sont exécutées en plein jour, contre un ennemi dont l'artillerie et les mitrailleuses sont postées et en pleine action. Même lorsqu'elles atteignent

¹ Voir à ce sujet la note finale du présent article, p. 219.

leur objectif, elles ne peuvent s'y maintenir sous le bombardement.

La contre-attaque de la matinée, faite avec le concours des Français, est en réalité une tentative de sortie ayant pour objectif les canons allemands qui sont alors à plus de 3 kilomètres au delà de la ligne des forts, vers Waret où la défense les avait laissés s'installer l'avant-veille très à loisir. Les effectifs engagés sont trop faibles (3 bataillons, dont 1 français); 4 batteries de campagne seulement doivent appuyer la progression. Elles sont aussitôt repérées, contre-battues, obligées à se déplacer sans pouvoir agir.

Le secours apporté par les Français s'est montré inefficace d'où découragement immédiat et profond chez les Belges. Le général Lanrezac ne pouvait guère faire plus, engagé qu'il était dans la bataille de Charleroi. Saisi plus tôt de la demande de secours du général Michel, il aurait pu acheminer sur Namur une de ses divisions de réserve restées près de Maubeuge (à environ 70 kilomètres de Namur). Les 3 bataillons français ont gagné Namur par une marche de nuit. Arrivés à 2 heures du matin, ils sont engagés à partir de 10 heures sur un terrain qu'ils ignorent. Il aurait certainement mieux valu les employer autrement.

L'occupation préalable des lignes de repli, au moyen de fractions de la réserve générale ou même d'éléments empruntés aux garnisons des forts non attaqués¹, aurait donné aux Belges le moyen de marquer des temps d'arrêt en reculant sur Namur devant la poussée des 3 divisions accolées qui « bourrent » entre Cognelée et la rive gauche de la Meuse. Faute de cette précaution, connue bien avant 1914, tout le terrain compris entre la ligne des forts et les lisières N. de la ville est perdu le 23 en moins de 3 heures. Remarquons en passant que la 2^e ligne est trop loin ou trop près (1200 m. de la

¹ 500 hommes comme garnison dans un fort sans abris sérieux, c'est beaucoup trop. L'expérience de la guerre a confirmé l'idée soutenue, elle aussi bien avant 1914 par certains novateurs, d'après laquelle la défense même rapprochée des forts devait être assurée par la multiplication des moyens mécaniques (mitrailleuses, lance-bombes, etc.), les effectifs ainsi économisés étant reportés sur les intervalles ou à la réserve générale. Les Belges prévoyaient au contraire une importante défense de leurs forts *par le fusil*.

1^{re}); trop loin pour servir de base de départ aux contre-attaques immédiates, les seules contre-attaques de détail qui aient des chances de réussite; trop près pour ne pas être englobée dans la chute de la 1^{re} ligne.

En s'échelonnant en profondeur on aurait gagné du temps, pendant lequel les 3 bataillons français, après avoir soufflé, auraient pu améliorer l'organisation des lisières de Namur, où ils auraient attendu l'assaillant, et préparer la défense des ponts de la Meuse et de la Sambre. En d'autres termes, au lieu de s'user en essayant de se maintenir sur la 1^{re} ligne, il eût mieux valu faire la part du feu, et obliger l'ennemi à se mettre complètement en flèche, sa droite exposée au canon du fort d'Emines. On voit là encore à quel point aurait été utile une enceinte continue autour du noyau central.

La grosse artillerie allemande aurait perdu beaucoup de son efficacité en essayant de soutenir l'infanterie engagée dans un combat de rues. En revanche, la défense du fossé Meuse-Sambre eût été puissamment aidée aux deux ailes par les forts de Dave et de Suarlée, qui ne sont tombés que le 25.

d) *La retraite.* — Elle est hâtée plus que ne l'aurait voulu le général Michel, par l'initiative des commandants des 1^{er} et 3^e secteurs qui font, sans ordre du gouverneur, repasser la Meuse et la Sambre à leurs troupes. Ces mouvements de retraite n'auraient cependant pas dû déterminer l'abandon des ponts qui ne furent pas défendus, mais seulement détruits plus ou moins complètement¹. Les Allemands ne trouvèrent pas de résistance dans la partie sud de la ville.

Une fois les Allemands au sud de la Sambre, la décision du général Michel se justifiait. Il fallait battre en retraite, et au plus vite, mais non pas toutefois en désordre. Or, la retraite des colonnes belges, menacées par les Allemands, gênées par les convois qui les précèdent de trop près et par la population civile qui fuit en encombrant les routes, se fait dans de mauvaises conditions. Elles donnent à l'armée française qu'elles traversent après la bataille de Charleroi, l'im-

¹ Sur la Sambre, il reste au moins un pont intact. Les destructions ne retardent pas sensiblement les Allemands dans leur poursuite.

pression du désarroi et même de la démoralisation ¹.

Le souci évident des chefs de la garnison de Namur, c'est de sauver la 4^e division. La défaite des Français à Charleroi, qui est consommée dans l'après-midi du 23, ne peut qu'ancre le général Michel dans sa résolution. Venant après la chute de Liège, elle a beaucoup influé sur le moral des défenseurs, qui, à part quelques épisodes brillants, n'ont pas été à la hauteur de leurs camarades de la 3^e division et de la 15^e brigade mixte.

L'idée de beaucoup de Belges, civils ou militaires — idée que le Roi et le gouvernement belge auront l'énergie d'écarter — c'est que la résistance de Liège a suffi pour sauver l'honneur des armes belges et de la Belgique toute entière. La Belgique a fait son devoir vis-à-vis des Alliés. Aux Alliés maintenant de faire leur devoir vis-à-vis de la Belgique. Appuyons notre dire par deux exemples :

L'auteur de ces lignes était le 2 septembre 1914 à Pontoise, où il recueillait des territoriaux français refluant du Nord. Parmi eux se trouvait un soldat belge de la garnison de Namur. Il racontait que le dernier ordre reçu de son officier était le suivant : « Sauve qui peut ! Rendez-vous à Anvers ! ». Voilà la consigne donnée à la troupe.

Écoutons maintenant un écrivain belge, qui reflète l'opinion des « milieux cultivés » :

« On ignore généralement à l'étranger que, dans la conception traditionnelle de la guerre purement défensive qui pouvait un jour lui être imposée, la Belgique devait achever son rôle à Anvers (Gérard Harry, préface de la *Guerre en Flandre*, d'Alexandre Powell, janvier 1915.)

Cette notion *a priori* d'Anvers, réduit national, a beaucoup influé sur les défenseurs de Namur, et pendant la bataille de

¹ A Namur, l'histoire se répétait ; à Liège, comme ici, jusqu'à la dernière minute, nous avons tant espéré l'arrivée de renforts amis ! Cependant, quelle différence ! De Liège on se repliait vers le centre du pays, on restait chez soi, on allait glorieusement rejoindre les camarades de l'armée en campagne. De Namur, hélas ! on s'acheminait vers la frontière... »

(*Quelques épisodes de la retraite de Namur* par le capitaine commandant Paulis de l'artillerie belge. Dans : *Récits de combattants*, page 101.)

« La cavalerie et l'artillerie ont une attitude convenable, dit le général Lanrezac (cp. citat., page 181), mais l'infanterie n'est rien moins qu'en ordre.

Namur, et pendant la résistance des forts, lorsqu'ils furent livrés à eux-mêmes.

a) *Défense des forts.* — Sur ce dernier point, laissons parler les Allemands. Le tableau ci-contre a été établi par leurs soins pendant la guerre¹. Le document officiel et chiffré n'était, comme bien on pense, pas destiné à la publicité.

Sur 57 pièces de défense éloignée sous cuirassement, 5 seulement sont détruites.

En nous plaçant cette fois-ci au point de vue technique d'abord, nous arrivons à des conclusions inattendues : 5 forts sur 9 ont gardé utilisables leurs tourelles de gros et moyen calibre et 5 fois sur 9 leurs tourelles de défense rapprochées.

Un seul fort (Marchovelette) a finalement la majorité de ses tourelles hors service, mais c'est qu'il a été soumis à un tir prolongé de 420. Au bout d'un jour de bombardement, il a encore 2 grosses tourelles sur 4 en état de marcher (une a été remise en état sous le feu) une seule tourelle de 57 fonctionne encore. Mais une deuxième sera réparée pendant la nuit.

Maizeret et Suarlée, bombardés au 420, n'ont chacun qu'une grosse tourelle hors service. Le 21 cm. se montre complètement impuissant à traverser les cuirassements des tourelles. Or, 4 forts n'ont pas été bombardés par un calibre supérieur, Mais les avant-cuirasses (qui sont en *neuf* pièces, donc fort peu homogènes) ne résistent pas mieux qu'à Liège au 21 cm. Quant au béton, même très épais, il n'a pas résisté au 420. Les voûtes de 2 m. 50 sont souvent percées. Au fort de Suarlée, un obus a même percé 3 m. 50 de béton recouvert de terre.

Dans les forts bombardés par les supercanons, les communications ont beaucoup souffert. Leur mise hors de service rendait bien difficile, en beaucoup de cas, la pleine utilisation des tourelles restées intactes, qui ne pouvaient plus tirer qu'à vues directes.

Il n'en est pas moins vrai que malgré leur aspect extérieur qui est celui d'un tas de ruines, plusieurs des forts bombardés étaient en état de prolonger la résistance. Sauf Marchove-

¹ Les résultats indiqués ici diffèrent assez sensiblement de ceux qu'ont relevés les Belges après la guerre. Ils accusent des destructions moindres. Les Allemands n'avaient cependant aucune raison d'atténuer l'effet de leur artillerie.

lette qui a tenu jusqu'au bout, et Maizeret qui a été abandonné par sa garnison bien qu'il eût encore 7 tourelles en état de tirer, tous les forts se sont rendus. Pourquoi ?

Comme à Liège, la vraie explication est d'ordre moral. Comme à Liège, on conclura : tel commandant, telle résistance.

Au petit fort de Marchevelette, la garnison s'enfuit dès la

TABLEAU III. — RÉSULTATS DU BOMBARDEMENT DES FORTS DE NAMUR.

Noms des forts.	Calibres des grosses pièces.			Nombre d'obus tirés.			Tourelles de défense éloignée.			Tourelles de défense rapprochée.		
	420	305	21 cm.	420	305	21 cm.	Utilisables.	Détruites.	Inutilisables.	Utilisables.	Détruites.	Inutilisables.
1. Maizeret	1 batt.	2 batt.	4 batt.	50	64	1506 ¹	3	1		4		
2. Cognelée		2 batt.	2 batt.		59	748	4	1		4		
3. Marchevelette	1 batt.		2 batt.	50		900	1	2	1	2	1	
4. Andoy		2 batt.	2 batt.		450	1400	5			3	1	
5. Malonne ²							4			4		
6. Emines			4 batt.			1169	4			2	1	
7. Saint-Héribert ³							5			4		
8. Dave			4 batt.			730	4			3		
9. Suarlée ⁴	1 batt.		2 batt.	26		300	4		1	3	1	
TOTAUX				126	573	6753	34	4	2	29	4	

Observations. — ¹ En tout 2000 obus, y compris les calibres inférieurs, et un phare cuirassé détruit. — ² N'a pas été bombardé. — ³ N'a été bombardé qu'au 150 et au lance-mines. — ⁴ A reçu au total 3600 obus de divers calibres.

soirée du 21. Le général Michel y renvoie un chef énergique, le capitaine commandant Duchâteau. Sous son impulsion, le fort tient jusqu'au 23 dans l'après-midi, jusqu'à ce que l'explosion d'un obus dans la partie centrale mette 200 h. hors de combat, y compris le commandant et son adjoint.

En parallèle, plaçons le fort de Malonne, sommé de se rendre par un lieutenant et 4 hommes du 5^e régiment à pied de la garde prussienne et qui capitule sans avoir reçu un coup de canon.

Les forts de Liège ont été, pendant moins longtemps que ceux de Namur, soumis à l'effet des supercanons : c'est incontestable. Mais les bombardements par obus-géants qui ont réduit les derniers d'entre eux venaient après une semaine

de lutte où ils avaient joué un rôle des plus actifs et pendant laquelle ils avaient été « mûris » par des bombardements prolongés d'obus de moyen calibre. Néanmoins, après le départ de la défense mobile, ils ont fait durer la résistance pendant 9 jours. Les derniers forts de Namur tombent sans gloire, sans avoir épuisé, ou même sans avoir employé tous leurs moyens de combattre. A quoi attribuer leur défaillance ? Peut-être au départ du gouverneur, qui, malgré l'exemple du général Leman, ne se considère pas comme lié à la place dont il a la charge, peut-être à la retraite de l'armée de campagne sur Anvers, et sans doute à la ruine de toute espérance de secours après la bataille de Charleroi. Les commandants des derniers forts de Namur se sont faits juges de l'utilité de leur résistance. Estimant qu'elle ne répondait plus à rien, ils se rendent, et libèrent ainsi les forces qui les assiègent. Les conséquences de leur décision leur ont certainement échappé sur le moment et c'est leur excuse. Elles ne tarderont pas à paraître dans toute leur gravité.

3. *La position fortifiée de Namur a-t-elle joué son rôle ?*

Grâce à l'énergie de son gouverneur, Liège, place médiocre a imposé à l'envahisseur un retard initial qu'il ne pourra pas rattraper. Namur, place un peu moins médiocre que Liège, a-t-elle influé, par sa courte résistance, sur l'issue de la bataille des frontières ?

a) *Action retardatrice.* — Supposons Namur ville ouverte. Les 5 divisions de l'armée von Gallwitz, appuyées de 5 bataillons de mortiers de 210 (nous ne parlons pas ici de canons longs et des supercanons peu utilisables dans une bataille de rencontre) se trouvent : la droite à 15 k. N.-E. de Namur (III^e div. de la garde) — la gauche (XI^e corps) à environ 15 k. au Sud-Est. Dès le 21, elles pouvaient donc facilement avoir franchi la Meuse et déboucher, le 22 au plus tard, dans le flanc droit de l'armée Lanrezac. C'eût été pour elle le désastre, sans aucun doute. Or, par suite de la résistance des forts et des intervalles, la droite de von Gallwitz ne s'avance entre Sambre et Meuse que le 24 dans l'après-midi. L'avant-garde de la XXXVIII^e division n'atteint Lesves sur la bissectrice de l'angle Sambre

et Meuse, à 7 k. ouest de la Meuse, que le 25 dans la matinée. Elle y « cueille » quelques centaines de Belges sortis de Namur, mais l'armée française est déjà hors d'atteinte. L'armée Lanrezac, battue le 23, à Charleroi, sera victorieuse à Guise, le 30, et, sous le commandement du général Franchet d'Esperey, jouera un rôle capital à la bataille de la Marne. On voit donc les répercussions du retard subi par le général von Gallwitz et par les 100 000 hommes environ qu'il commande. Ce retard leur est infligé par 18 bataillons belges aidés de 3 bataillons français, plus des troupes de forteresse qui n'ont certes pas fait grand'chose dans la défense, mais qui en auraient fait moins encore en rase campagne.

Il est donc permis de dire que la place de Namur a rempli sa mission pendant la première partie de sa défense, du 20 au 23, que nous avons appelé la bataille de Namur. Il n'en est pas de même dans la deuxième partie. Le 24 et le 25, les forts n'immobilisent que pendant un temps insignifiant les forces allemandes qui traversent la position, et nous verrons, dès le 27 août, apparaître devant Maubeuge, une division du VII^e corps de réserve et de nombreuses formations de siège qui avaient figuré devant Namur et que la chute précoce de la place a prématurément rendues disponibles pour leur nouvelle tâche. D'où une nouvelle série de conséquences qui s'étendra jusqu'à la bataille de l'Aisne.

b) *Action meurtrière.* — Minime. Elle prouve la faiblesse de résistance, et l'inefficacité de l'artillerie belge entièrement dominée par un adversaire infiniment supérieur à tous égards ¹. Les Allemands n'accusent comme pertes totales que 1000 hommes (dont un tiers de tués). Rien d'analogue aux hécatombes de Liège.

c) *Effet moral.* Si Liège a grandi la Belgique, Namur l'a diminuée. L'attitude de certains éléments de la 4^e division

¹ Il résulte du document allemand déjà cité que sauf Andoy, qui fut bombardé à la distance de 8 km. 800 par le 305, tous les forts furent pris sous le feu d'une artillerie placée à une distance égale ou inférieure à la portée extrême du canon de 150 belge, qui est, rappelons-le, de 8 km. 400. — Le 420 ne fut jamais placé à plus de 8 km. 100 des forts qu'il battait ; le 21 cm. à plus de 7 km. 500 (devant Andoy). Mais pour faire de la contre-batterie efficace, il aurait fallu aux Belges une observation terrestre et aérienne dont ils ne disposaient pas. Leur 150 ne put donc utiliser toute sa portée.

au cours de leur retraite, la reddition précipitée des forts ont fait à l'armée belge dans l'esprit de ses alliés, un tort peut-être exagéré et malheureusement durable. Le moral de ses cadres et de ses soldats reste atteint par cette nouvelle et dure épreuve. Enfin, la chute de Namur contribue à propager la légende du supercanon. C'est, aux yeux du public mal informé, la confirmation de la chute de Liège. Opinion bien peu conforme à la vérité, nous espérons l'avoir établi.

La résistance de Liège et celle de Namur, si dissemblables, ont un résultat d'ensemble : l'arrêt imposé sur la Meuse, pendant une durée totale de trois semaines, du 5 au 25 août, à des forces triples, à une artillerie formidable qui a fait défaut aux Allemands sur d'autres points, et cela dans une large mesure, grâce aux forts de Brialmont.

Jean FLEURIER.

(A suivre.)

